

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE SAINTE

A NOS ABONNÉS

Nous offrons très-cordialement et très-respectueusement nos actions de grâces à toutes les personnes qui ont bien voulu honorer de leur souscription notre *Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*.

C'est pour nous une douce satisfaction et un grand encouragement que de compter au nombre de nos abonnés plusieurs de Nos Seigneurs les Evêques, plusieurs Prélats et Chanoines, bon nombre de Prêtres, Religieux et Religieuses. La confiance que ces éminents personnages nous témoignent en acceptant notre Revue réjouira aussi, croyons nous, tous les lecteurs de ce modeste bulletin.

Il est bien modeste en effet, et il vous arrive trop peu souvent, chers Abonnés. Nous le comprenons. De tout cœur nous voudrions pouvoir vous l'adresser tous les quinze jours, et même l'orner de gravures, ainsi qu'un bon prêtre nous en exprimait le désir. Pour le moment, ce souhait ne saurait se réaliser ; mais nous ne désespérons pas d'y arriver. Avec la grâce de Dieu, que ne peut-on pas quand on veut réellement faire du bien aux âmes ? Notre-Seigneur n'a-t-il pas tout promis à ceux qui se confieraient pleinement en lui ? Or, nous espérons fermement de la bonté divine arriver à ce résultat souhaitable, et cela *sans vous demander un centin de plus*.

—C'est un petit miracle, direz-vous ?

—Soit ; vous nous aiderez à l'accomplir, chers Abonnés. Voici comment. Propagez notre Revue auprès des âmes bien chrétiennes de votre connaissance—le Canada en fourmille—et nous aurons bientôt assez d'abonnés pour pouvoir faire face aux dépenses que notre projet nécessite.

Du reste, un certain nombre de Fraternités ne nous ont pas encore demandé les abonnements qu'elles peuvent prendre sans se ruiner. Si toutes celles à qui cela est possible, voulaient imiter le bel exemple donné par l'une d'elles, pourtant bien pauvre, située dans les montagnes, et qui a fourni deux cent vingt (220) abonnés ; bientôt notre projet serait réalisé. Honneur à cette jeune fraternité ! Son exemple sera imité, et dans quelques mois, nous l'espérons fortement, grâce à votre concours sympathique et à votre zèle

pour recruter de nouveaux abonnements, nous aurons, chers Lecteurs, la satisfaction de vous envoyer illustrée, deux fois par mois, notre Revue. Peut-être même trouverons nous quelque jour, le moyen de faire paraître ce bulletin toutes les semaines, toujours pour le même prix.

Le travail, évidemment sera pour nous plus considérable ; mais nous vous prouverons, ce semble, par là, que nous voulons sincèrement le salut de vos âmes, et que nous sommes tout dévoués au bon peuple canadien.

Le présent numéro contient déjà plus de matière que le précédent. Chaque page compte plus de lignes et chaque ligne plus de mots, de la sorte nous avons pu gagner, pour le moins, deux pages.

Peut-être trouverez-vous encore bien des défauts à notre publication ? La perfection absolue, n'est pas de ce monde, répondrons nous ; mais aidés de la grâce de Dieu et soutenus par votre bienveillant concours, nous parviendrons, avec le temps, à faire disparaître les taches de notre Revue et à vous servir une lecture capable de faire du bien à l'intelligence et au cœur.

Notre premier appel a été entendu ; le second le sera aussi. Merci donc, chers Abonnés ; merci pour le passé, merci pour l'avenir, et que Notre-Seigneur vous donne sa paix !

LA RÉDACTION.

Prière à nos lecteurs de lire les avis donnés sur les pages de la couverture.

S. FRANÇOIS

L'ÉGLISE AU XIIIÈ SIÈCLE (*Suite*).

“ Au faite de l'ordre social. . le Pontife romain poussait les générations dans des voies droites... Jamais la foi, la raison, la justice ne s'étaient étreintes sur un plus haut piédestal, jamais le rétablissement de l'unité dans les entrailles déchirées du genre humain n'avait paru plus probable et plus proche. Déjà le drapeau de la chrétienté flottait à Jérusalem sur le tombeau du Sauveur des hommes, et conviait l'Eglise grecque à une réconciliation glorieuse avec l'Eglise latine. L'islamisme, vaincu en Espagne et chassé des côtes d'Italie, se voyait attaqué au centre de sa puissance, et vingt peuples, marchant ensemble aux frontières de l'humanité régénérée, pour y défendre, contre la brutalité de l'ignorance et l'orgueil de la force, l'Évangile de Jésus-Christ, promettaient à l'Europe le terme de ces migrations sanglantes dont l'Asie était le foyer. Qui pourrait dire où s'arrêteraient des voies triomphales que venait d'ouvrir en Orient la che-

valerie chrétienne ? Qui pouvait prévoir ce qu'allait devenir le monde sous la direction d'un pontificat qui avait su créer au dedans une si vaste unité, au dehors un si grand mouvement ?

“ Mais le XIIe siècle n'acheva pas sa course comme il l'avait commencée, et, quand le soir venu, il pencha vers l'horizon pour se coucher dans l'éternité, l'Eglise parut s'incliner avec lui, le front chargé d'un pesant avenir.

“ La croix de Jésus-Christ ne brillait plus sur les minarets de Jérusalem. Nos chevaliers, vaincus par Saladin, conservaient à peine quelques pieds de terre en Syrie ; l'Eglise grecque, loin de s'être rapprochée de l'Eglise romaine, avait été confirmée dans le schisme par l'ingratitude et la déloyauté des siens à l'égard des croisés. C'en était fait de l'Orient.

“ Le spectacle intérieur de l'Eglise n'était pas moins triste. Tous les efforts de S. Bernard pour le rétablissement de la saine discipline n'avaient servi que peu contre le débordement de la simonie, du faste et de l'avarice dans le clergé. La source de tous ces maux peints avec tant d'éloquence par S. Bernard lui-même, étaient les richesses de l'Eglise, devenues l'objet de la convoitise universelle. Aux investitures violentes par la crosse et l'anneau avait succédé une usurpation sourde, une simonie lâche et rampante.

“ Voilà l'état misérable où une ambition sacrilège avait réduit un trop grand nombre d'églises et de monastères d'Occident à la fin du XIIe siècle ; et en bien des endroits, où le mal n'était pas si profond, il était encore grand. Le Saint Siège, quoique troublé lui-même par les schismes qu'avait fomentés l'empereur Frédéric Ier, n'avait cessé d'apporter les remèdes à de si graves désordres ; il leur avait opposé trois Conciles œcuméniques en 56 ans, mais sans pouvoir réaliser qu'imparfaitement une réforme...

“ Un jour, vers 1160, un riche habitant de Lyon, nommé Pierre Valdo, vit un de ses concitoyens frappé de la foudre à ses côtés. Cet accident le fit réfléchir ; il distribua ses biens aux pauvres et se consacra tout entier au service de Dieu. Comme la réforme de l'Eglise préoccupait les esprits, il lui fut aisé, par son dévouement même, de croire qu'il était appelé à cette mission. Mais il succomba à une tentation, qui a perdu dans tous les temps, des hommes d'une assez haute intelligence. Il crut impossible de sauver l'Eglise par l'Eglise. Il déclara que la véritable épouse de Jésus-Christ avait défailli sous Constantin, en acceptant le poison des possessions temporelles ; que l'Eglise romaine était la grande prostituée décrite dans l'Apocalypse, la mère et la maîtresse de toutes les erreurs... Il fut le véritable patriarche des hérésies occidentales, et leur donna l'un de ces grands caractères qui les distinguent des hérésies grecques, je veux dire un caractère plus pratique que métaphysique.

“ A la faveur des mêmes circonstances qui protégeaient les Vaudois, une hérésie d'origine orientale s'était introduite en Allemagne et en Italie, et vint asseoir son camp principal dans le midi de la France. Cette hérésie, toujours combattue et toujours vivace, remontait jusqu'à la fin du IIIe siècle. Elle s'était formée sur les frontières de la Perse et de l'empire romain... Un persan nommé Manès lui donna sa dernière forme. Moins heureux que les autres hérésiarques, sa secte ne put jamais arriver à l'état de société publique. Les manichéens, repoussés de dessous le soleil, se réfugièrent dans les ténèbres ; ils formèrent une société secrète, seul état qui permette à l'erreur de se perpétuer longtemps... Mais il y eut cela de merveilleux dans leur apparition du XIIe siècle, que pour la première fois ils arrivèrent à un commencement de société

publique. Spectacle vraiment inouï ! Ces sectaires que le Bas-Empire avait tenus constamment à ses pieds, s'établissaient ouvertement en France, sous les yeux de ces Pontifes qui étaient assez puissants pour contraindre l'empereur même à respecter la loi divine et la volonté des nations chrétiennes. Aucun fait ne révèle plus sûrement la réaction sourde qui travaillait l'Europe.

“ Ce n'est pas tout. L'enseignement des écoles catholiques, renouvelé après un long interrègne, se développait sous l'influence de la philosophie d'Aristote, et la tendance de ce mouvement était de faire prévaloir la raison sur la foi dans l'exposition des dogmes chrétiens ... L'époque grecque était restée dans la mémoire des gens instruits comme le point le plus élevé où le génie de l'homme eut atteint... On adopta donc Aristote comme le représentant de la sagesse. Malheureusement Aristote et l'Evangile n'étaient pas toujours d'accord : de là trois partis. L'un sacrifiait le Philosophe à Jésus-Christ, selon cette parole : “ Vous n'avez qu'un seul maître qui est le Christ ” (Math. 23, 10). L'autre sacrifiait Jésus-Christ au Philosophe, sur ce fondement que la raison étant la lumière première de l'homme, elle devait conserver partout la primauté. Le troisième admettait qu'il y avait deux ordres de vérités, l'ordre de raison et l'ordre de foi, et que ce qui est vrai dans l'un pouvait être faux dans l'autre.

“ En résumé, le schisme et l'hérésie, favorisés par le mauvais état de la discipline ecclésiastique et par la résurrection des sciences païennes, ébranlaient en Occident l'œuvre du Christ, pendant que la mauvaise issue des Croisades achevait sa ruine en Orient, et ouvrait aux Barbares les portes de la chrétienté. Les papes, il est vrai, résistaient avec une immense vertu aux dangers croissants de cette situation. Ils domptaient l'empereur Frédéric Ier, animaient les peuples à de nouvelles croisades, tenaient des conciles contre l'erreur et la corruption, veillaient à la pureté de la doctrine dans les écoles, resserraient dans leurs puissantes mains l'alliance de la foi et l'opinion européenne, et, du sang ému de ce vieux tronc pontifical, on voyait naître Innocent III.

“ Mais nul ne peut soutenir tout seul le poids des choses divines et humaines ; les plus grands hommes ont besoin du concours de mille forces, et celles que la Providence avait accordées au passé semblaient plier sous le poids de l'avenir. L'ouvrage de Clovis, de St-Benoît, de Charlemagne et de Grégoire VII, debout et vivant des restes de leur génie, appelait à son secours une nouvelle effusion de l'Esprit en qui seul est l'immortalité. C'est en ces moments suprêmes qu'il faut être attentif aux conseils de Dieu. Trois cents ans plus tard il abandonnera la moitié de l'Europe à l'erreur, pour tirer un jour de l'erreur des triomphes dont nous commençons à entrevoir le secret : mais alors il lui plut d'aider son Eglise par la voie directe des miséricordes, Jésus-Christ regarda ses pieds et ses mains percés pour nous, et de ce regard naquirent deux hommes : S. Dominique et S. François d'Assise...” Lacordaire (Vie de S. Dominique, ch. 1er.)

(A suivre.).

APOSTOLAT DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE DANS L'ÉGLISE.

Notre intention est de donner ici à nos lecteurs, dans une série d'articles, le résumé de la Mission accomplie, depuis son origine jusqu'à nos jours, dans l'Église de Dieu, par l'Ordre Séraphique.

L'aperçu de l'Auréole Séraphique (1) dans son remarquable *aperçu historique*, nous montre comment l'Ordre de saint François a rempli cette mission dès le premier siècle de son origine :

“ François d'Assise n'ayant à sa suite qu'un petit nombre de disciples, Dieu daigna soulever à ses yeux le voile de l'avenir, et lui découvrir les futures destinées de sa famille spirituelle : “ Prenez courage et réjouissez-vous dans le Seigneur, dit alors le saint Patriarche à ses enfants ; que votre petit nombre ne vous attriste point, que ma simplicité et la vôtre ne vous alarment pas, car Dieu m'a révélé que, par sa bénédiction, il répandrait dans toutes les parties du monde cette famille dont il est le père. Je voudrais taire ce que j'ai vu, mais l'amour que je vous porte m'oblige à vous en faire part. J'ai vu une grande multitude venant à nous pour prendre le même habit et mener la même vie. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté et se hâtaient fort. Les Français accourent, les Espagnols se précipitent, les Anglais et les Allemands suivent de près ; toutes les nations s'ébranlent et voilà que le bruit des pas de ceux qui vont et viennent pour exécuter les ordres de la sainte obéissance retentit encore à mes oreilles.”

Le saint Patriarche verra de son vivant s'accomplir la parole que le Seigneur lui a fait entendre, il verra ses enfants se multiplier merveilleusement, et pénétrer dans tous les pays du monde; dès le second chapitre général tenu en 1219, cinq mille religieux se trouvent réunis à Sainte-Marie-des-Anges pour voir et entendre leur bien-aimé Père. L'ordre des Frères-Mineurs (2) comptait alors douze provinces : six en Italie, deux en France, et les autres en Grèce, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. Dans les années qui suivent la mort de saint François, l'Ordre continue à se dilater et possède dans son sein une multitude d'hommes éminents en doctrine et en sainteté. Un demi-siècle après la fondation de l'Ordre, au chapitre général tenue à Narbonne par saint Bonaventure (1260), les Frères-Mineurs ont déjà fondé environ *quatorze cents* couvents, formant trente-quatre grandes provinces et plus de deux-cent trente custodies.

(1) Paris-Bloud et Barral, 4 vol. in-12.

(2) Dix ans seulement après sa naissance !

Le séraphique Patriarche disait un jour à ses premiers disciples : “ Considérez, mes Frères, quelle est notre vocation. Ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde, c'est aussi pour le salut de tous les peuples ; c'est afin que nous allions exhorter les hommes par nos exemples plus encore que par nos paroles, à faire pénitence et à garder les divins preceptes.” Fidèles à leur mission providentielle, les Frères-Mineurs, à peine sortis de leur berceau se répandront dans toutes les contrées du monde connu, pour y annoncer l'Évangile et étendre le royaume de Dieu.

Dès l'année 1220, cinq d'entre eux prêchent au Maroc la foi de Jésus-Christ et la scellent de leur sang : en 1227, sept autres Frères Mineurs sont martyrisés à Ceuta, dans le même empire ; et cette terre inhospitalière du Maroc, fécondée par les prémices du sang franciscain, verra se former une Église florissante dont l'un des disciples de saint François, Frère Agnello deviendra le premier évêque.

En 1219, les Frères-Mineurs, sous la conduite de leur séraphique Père, pénètrent en Égypte ; ils y travaillent à la conversion des infidèles, au retour des Cophtes schismatiques : de là ils iront évangéliser l'Abyssinie, la Libye et les provinces les plus reculées de l'Éthiopie. C'est encore le saint Patriarche qui, à la même époque, conduit ses enfants en Syrie ; ils s'établissent en Palestine, et après le départ des Croisés, ils conserveront au prix de leur sang les lieux sanctifiés par la vie et la mort du Sauveur.

En 1233, Grégoire IX, envoie les Frères-Mineurs au sultan de Damas, au calife de Bagdad, et aux princes infidèles de la Géorgie et du Caucase. La même année, les Frères-Mineurs pénètrent en Perse, où le B. Gentil, de la noble maison des Finaguerri de Matelica, devait plus tard cueillir la palme du martyre ; ils passent ensuite dans les vastes régions de l'Inde ; et quatre d'entre eux, ayant à leur tête saint Thomas de Tolentino, y versent leur sang pour Jésus-Christ.

En 1245, Innocent IV, envoie en Tartarie un essaim de Frères-Mineurs, sous la conduite du célèbre Jean de Pian-Carpino, qui avait été disciple de saint François et Provincial d'Allemagne. En 1247, le même pontife conférait à frère André de Pérouse, une semblable mission pour l'Arménie, et cette nation une fois convertie, verra l'un de ses rois échanger la splendeur du trône contre la bure franciscaine. En 1253, le fameux Guillaume de Ruysbrock, accompagné du frère Barthélemy de Crémone se rend auprès du grand Kan des Tartares, comme ambassadeur du roi saint Louis.

Un demi siècle s'était à peine écoulé depuis leur apparition, et déjà les Frères-Mineurs avaient pénétré partout où il y avait des infidèles à convertir, des hérétiques ou des schis-

matiques à ramener à la vraie foi. En l'année 1258, le pape Alexandre IV, publiait une bulle adressée aux missionnaires de l'Ordre établis " dans les terres des Sarrazins, des Païens, des Grecs, des Bulgares, des Cumans, des Ethiopiens, des Syriens, des Ibères, des Alains, des Gazares, des Goths, des Ruthènes, des Géorgiens, des Nubiens, des Nestoriens, des Jacobites, des Arméniens, des Indiens, des Tartares, des Hongrois, des chrétiens esclaves chez les Turcs, des autres infidèles de l'Orient et de tous les peuples qu'ils évangélisent."

Vers la fin du XIII^e siècle, le B. Odoric de Pordenone parcourt, en semant la parole de vie, l'Arménie, la Perse, l'Inde, la Tartarie, la Chine, le Thibet, et trouve ses Frères établis dans toutes ces provinces. Vers la même époque, le grand missionnaire Jean de Mont-Corvin, évangélise l'Arménie et la Perse, passe en Chine, y fonde de florissantes chrétientés et convertit le grand Kan des Tartares; le pape Clément V, le nomme archevêque de Kambalek (Pékin) et son légat en Orient, avec mission d'ériger en Chine sept sièges épiscopaux pour les sept religieux de son Ordre qui lui étaient envoyés comme suffragants.

Nous ne pouvons qu'indiquer ici les travaux des Frères-Mineurs pour préparer la réunion des Grecs opérée en 1274 au concile de Lyon et l'admirable apostolat qu'ils exercèrent dans le Malabar, la Bosnie, l'Herzégovine, la Servie, la Bulgarie, la Prusse, la Livonie, la Lithuanie, la Moldavie et la Russie.

Tandis que ces milliers d'ouvriers évangéliques fécondaient de leurs sueurs et de leur sang les terres lointaines, d'autres, à l'exemple de saint Antoine de Padoue, exerçaient leur apostolat au sein même de l'Europe chrétienne. Ils attaquaient les vices, combattaient l'hérésie, pacifiaient les peuples; ils convertissaient les âmes et consolait l'Eglise dans son pèlerinage à travers le monde.

(à suivre)

F. FRÉDÉRIC, *M. Obs.*

LE TIERS-ORDRE

DANS LE PASSÉ.

II

" Benoit XIII a très-exactement défini en 1725 le caractère que revêt le Tiers-Ordre dès ces premiers temps." Nous statuons et déclarons, dit-il, que le Tiers-Ordre a toujours été et reste encore saint, méritoire et conforme à la perfection chrétienne, et de plus, qu'il est vraiment et dans toute la force du terme, un Ordre renfermant dans son unité les séculiers répandus par toute la terre, puisqu'il a sa règle approuvée par le Saint Siège, son noviciat, sa profession et un

habit de matière et de forme déterminées." Un ordre religieux proprement dit, et un ordre religieux composé de personnes du monde, c'est-à-dire ne faisant pas les vœux de religion, voilà donc ce que François venait de créer. On n'avait jamais entendu parler dans l'Eglise d'une conception semblable. Un certain nombre de monastères avaient bien donné ça et là des lettres d'affiliation à des personnes étrangères à leur Ordre. Par ces lettres ils rendaient les affiliés participants de leurs prières, de leurs bonnes œuvres et de leurs mérites. C'était une union morale et comme une extension de la famille religieuse. (1) Mais de là à un Ordre ayant sa vie propre et embrassant les fidèles du monde entier il y avait une grande distance. Au génie novateur de François revient incontestablement l'honneur d'avoir franchi cette distance.

Le succès de la nouvelle institution dépassa tout ce qu'on pouvait espérer. On eut dit que les esprits et les cœurs l'attendaient, tant les foules mirent d'ardeur à se précipiter vers elle. Les preuves de cet élan ne sauraient être récusées. François avait réuni les premiers tertiaires au mois de juin 1221. Le 16 décembre de la même année, non seulement on trouve des fraternités dans la Toscane, dans l'Ombrie et jusque dans la Marche d'Ancône, mais, ce qui est bien plus extraordinaire, ces fraternités étaient dès lors assez nombreuses et elles avaient une vie assez développée, pour être déjà en lutte avec les seigneurs féodaux. La première intervention de la Papauté en leur faveur, une bulle d'Honorius, adressée à l'évêque de Rimini, date de cette époque. Six ans après, la lutte du Tiers-Ordre avec la féodalité s'était généralisée. Elle avait passé d'un diocèse à tous les diocèses. La sollicitude de la Papauté suit ses clients sur les territoires qu'ils occupent. Grégoire IX, qui avait succédé à Honorius, fulmine, le 28 juin 1227, une nouvelle bulle pour prendre leur défense : il s'adresse cette fois non plus à un évêque particulier, mais à tous les archevêques et évêques qui sont en Italie.—On pourrait croire que répandus sur une vaste contrée, les tertiaires étaient rares et perdus au milieu d'une foule qui ignorait jusqu'à leur existence. Un document officiel des plus importants nous apprend que c'est le contraire qui était la vérité : *la multitude, hommes, femmes, jeunes gens, était tertiaire ; on remarquait comme une exception ceux qui ne l'étaient pas.* Voici ce que les évêques d'Italie écrivaient à l'empereur Frédéric II : " Les Frères Mineurs (2) et les Frères Prêcheurs se sont élevés contre nous. Ils ont réprouvé

(1) Ces lettres d'affiliation étaient si différentes du Tiers-Ordre que Jean de Parme les établit dans l'Ordre, en 1248, malgré l'existence du Tiers-Ordre. (*Salimbene* p 128).—NOTE DE L'AUTEUR.

(2) Ou Franciscaïns.

publiquement notre vie et notre conversation. Ils ont brisé nos droits et nous ont conduits au néant...Et maintenant pour achever de battre notre puissance et nous priver du dévouement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent universellement les hommes et les femmes. *Tous y accourent. A peine se trouve-t-il une personne qui ne soit inscrite dans l'une ou dans l'autre.* (1) Ces dernières paroles sont remarquables : au jugement des évêques, tout le monde était tertiaire.

(à suivre)

L'ABBÉ LÉON LEMONNIER.

UN TERTIAIRE DU XIX SIECLE.

JEAN-BAPTISTE LARODIE.

I

Sur la fin de l'année 1889 mourait à Limoges, en France, un Tertiaire dont la mémoire restera longtemps en bénédiction dans cette ville, et dont je voudrais vous redire la vie en abrégé.

“ C'était un ouvrier en blouse, aux mains calleuses,
Au visage amaigri, pâle, aux orbites creuses,
Dans lesquelles brillait un œil limpide et clair,
Humble parfois, parfois ardent comme l'éclair.

Un cœur simple et vaillant battait dans sa poitrine,
Le cœur d'un vrai chrétien. Une flamme divine
Le brûlait d'un amour pur, tendre, généreux,
L'amour de Jésus-Christ, l'amour des malheureux.

Le soir, quand il avait fini sa lourde tâche,
On le voyait courir vers le Dieu qui se cache,
Et, tout près de l'autel où le cierge s'éteint,
A genoux ou debout, prier jusqu'au matin.

Où bien, quand il rentrait dans sa pauvre mansarde,
Des enfants en haillons, troupe folle et bavarde,
L'attendaient, pour apprendre à dire le *Pater*,
A connaître Jésus, à redouter l'enfer.

L'apôtre, alors, parlait, il parlait d'abondance,
Mal, peut-être.....qu'importe, après tout, l'éloquence ?
Et, n'en avait-il pas quand, le buvant des yeux,
Tous ces pauvres petits le suivaient dans les cieux ?

(1) Tous les historiens qui ont parlé de cette lettre... l'attribuent au chancelier de l'Empereur Frédéric II, Pierre de la Vigne. C'est une erreur. La lettre se trouve bien dans le recueil de lettres du chancelier, mais le titre, et plus encore le contenu, indiquent qu'elle a été écrite par l'évêque italien. Les évêques vont jusqu'à dire que tel est l'élan qui emporte vers les mendiants, qu'ils n'auront bientôt plus qu'à louer leurs cathédrales comme magasins.—NOTE DE L'AUTEUR, *M. le Monnier*.

Ajoutons pour l'édification des fidèles, que les évêques dont il est ici question, devaient être des évêques opposés au Pape et partisans de Frédéric II, ennemi du S. Siège ; car la famille de S. François a toujours montré un grand respect pour l'épiscopat attaché au Pape.

Où va-t-il donc si tard, par la pluie, et si vite ?
 Il se cache dans l'ombre : on dirait qu'il évite
 Les regards indiscrets...—Il va porter du pain
 Et du courage à ceux qui souffrent de la faim.

Et puis, il saura prendre encor, sur son salaire,
 Un peu d'or pour aider l'humble missionnaire,
 Qui nous dit, en partant, un éternel adieu ;
 Un peu d'or pour l'école où l'on parle de Dieu.

Faut-il dire sa joie et son bonheur suprême ?
 Il en tressaillera jusqu'en sa tombe même,
 Et son front décharné s'éclairera soudain,
 Comme au bruit du combat le front du paladin.

Quand Pâques revenait, répondant sur nos plaines,
 Avec l'*Alleluia*, les suaves haleines,
 Qui font les blés germer, les fleurs s'épanouir,
 On voyait ce vaillant aussi se réjouir.

Le temps était venu du grand pèlerinage,
 Et bientôt il voguait vers ce benî rivage,
 Où Jésus a marqué son empreinte en passant,
 Et qui pleure la Croix, sous le joug du Croissant.

Quatre fois, il foula cette rive sacrée,
 Quatre fois, il baisa cette terre empourprée
 Du sang d'un Dieu fait homme, et toujours, dans son cœur,
 La même foi, le même amour tendre et vainqueur.

Il allait tour à tour de la crèche au Calvaire ;
 Le Golgotha, pour lui, n'avait rien de sévère,
 Digne fils de François, son plus ardent désir,
 Était d'y demeurer, et surtout d'y mourir.

Mais Dieu le ramena dans sa terre natale,
 Il y devait attendre en paix l'heure fatale...
 Fatale...qu'ai-je dit ?...S'il m'avait entendu,
 Savoir, en son courroux ce qu'il m'eût répondu ?

Car l'âme de ce pieux était sans épouvante ;
 Il appelait la mort la fidèle servante
 Des serviteurs du Christ, tout en se désolant
 Qu'elle eût l'oreille dure et le pas un peu lent.

Aussi, quand il la vit approcher de sa couche,
 Quel chaleureux accueil !... Non, l'avare qui touche
 Son or à pleines mains, n'a pas le vif transport,
 Le bonheur de cet homme à saluer la mort.

La mort, ainsi fêtée, hésita : l'huile sainte
 Avait depuis longtemps coulé ; dans une étreinte
 Suprême, l'ouvrier avait pressé Jésus.....
 Enfin, l'heure sonna : le chrétien n'était plus.

Ou plutôt il vivait plus que jamais : son âme
 Avait monté tout droit, comme monte la flamme,
 Quand un vent furieux ébranle le foyer
 Et qu'on voit la fumée en cercle tournoyer.

Dors ton calme sommeil, noble héros ; l'histoire
 Passera dédaigneuse auprès de ta mémoire,
 Moi, je dirai : " Cet homme était plus qu'un vainqueur,
 Plus grand qu'un conquérant, car c'était un grand cœur."

Que si jamais poète, aux gages d'un empire
 Sur le tombeau d'un prince hésita pour écrire
 Un éloge banal, moi, j'écris sur le tien :
 " Ici git Laroudie, un ouvrier chrétien ! "

L'abbé L. MARÉVÉNY, Ptre.

Jean-Bte Laroudie naquit le 11 juillet 1825. Il était le quatrième enfant de François Laroudie et de Marcelle Guitard. —François Laroudie, sans être ce qu'on appelle un homme pieux, était bon chrétien : il assistait régulièrement à la messe les dimanches et fêtes, et laissait à sa compagne toutes les facilités désirables pour donner satisfaction aux saintes aspirations de sa profonde piété.

François Laroudie était de son métier, camionneur, ou *chargeur*, comme on dit à Limoges ; Marcelle Guitard, tenait d'abord en face de la caserne des dragons, un petit magasin d'épicerie. Plus tard, en 1824, les deux époux durent aller s'installer dans le faubourg du pont S. Martial, tout en bas de la rue, dans la maison Bibière. C'est là que naquit notre futur Tertiaire.

Deux jours après sa naissance, l'enfant reçut le saint baptême, ainsi qu'en font foi les registres de l'église Ste-Marie. —Comme son parrain, le nouveau né fut appelé Jean-Baptiste. Ce nom, donné au berceau à l'enfant qui, devenu homme, devait porter dans tant de mansardes celui de Jésus-Christ, semble avoir été inspiré de Dieu. Comme le saint Précurseur de Jésus, ce chrétien sera un mélange de rudesse et de tendresse. Il sera une voix qui *crie* dans le désert, et qui dit sans crainte la vérité ordinairement peu agréable à celui qui se sent en faute. Voix qui parle de Jésus dans des termes pleins d'affection pour ce divin ami à qui elle voudrait amener toutes les âmes. Mais n'anticipons pas.

Profondément chrétienne Marcelle Laroudie forma son enfant, encore peu avancé en âge, selon les règles évangéliques ; elle lui inculqua des principes qui devaient en faire l'ouvrier fort contre le mal, ardent au bien, que tout Limoges a connu. Qu'ils deviennent rares les parents animés de l'esprit de Dieu et qui donnent à leurs enfants une éducation virile, vigoureuse, qui rend capable de grandes choses. Dieu, notre Père,—père le plus tendre, le plus affectionné, le plus sage aussi—qui ne désire rien tant que notre bonheur, qui choisit toujours les moyens les plus propres à l'atteindre, Dieu, dis-je, plein d'égard, de respect, de révérence pour ses enfants, Dieu n'est point faible avec nous. Il fait tout avec une suavité non pareille, mais encore avec une force que rien ne peut arrêter. Il aime la miséricorde plus que la justice, c'est vrai, et il se montre miséricordieux à l'excès, mais la justice a des droits imprescriptibles. Quand notre Père céleste ne peut plus nous conduire par les voies de la douceur, il emploie les moyens rigoureux ; il a des paroles sévères, des coups écrasants. C'est encore de la charité. En quoi consiste la charité, sinon à faire du bien ? Le médecin qui ampute un membre gangrené agit-il par méchanceté ? Non, sans doute, et toutefois il fait souffrir le

malade. C'est par ce qu'il veut sauver son client, c'est par bonté pour lui qu'il taille au vif et ne craint pas d'infliger de nouvelles douleurs au patient. Or Dieu est notre médecin. Et tout père, toute mère de famille remplit ou doit remplir cet office vis-à-vis de ses enfants. Car dit la Sainte Ecriture, la sottise est attachée au cœur humain dès l'enfance. Donc, des parents qui traitent leurs enfants avec bonté, suavité sans doute, mais encore avec vigueur et sévérité lorsque les circonstances l'exigent, témoignent par le fait même, qu'ils portent à ces jeunes âmes que Dieu leur a confiées, un amour éclairé, sincère et vrai. Ne gâtez pas vos enfants, chers Tertiaires, que votre bonté ne dégénère pas en faiblesse ; habitez vos chers enfans à une vie fortement vertueuse, élevez les comme fut élevé Jean-Bte Laroudie.

Arrivé à l'âge d'apprendre à lire et à écrire, le petit Jean fut mis chez les Frères des écoles chrétiennes, qui firent germer dans son cœur la foi profonde semée par la mère de l'enfant. Il n'oublia jamais ses chers frères ; il leur voua, et à juste titre, un inaltérable dévouement. Nous verrons plus tard les preuves touchantes qu'il leur en donna dans le cours de sa vie.

Ne croyez pas cependant que les vertus chrétiennes s'épanouissent sans difficulté dans cette jeune âme. Ne recevant pas cette éducation policée qui fait l'homme bien élevé, vivant quotidiennement avec les enfants dont regorgent les écoles de nos chers frères, Jean-Bte subissait l'influence du milieu dans lequel il vivait, ajoutez à cela l'ardeur de son tempérament, la rudesse abrupte de sa nature ; et vous conviendrez sans peine qu'il ne pouvait être posé, calme et grave. Donc, à la sortie des classes, notre futur Tertiaire se livrait avec ses petits camarades aux jeux bruyants si chers aux enfants de son âge et de sa condition. Son ardeur était incroyable ; les lattes, les courses extravagantes, les exercices violents qui se produisent à la sortie de l'école lui donnaient occasion de la développer.

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Ob.*

(A suivre)

VISITE DE LA FRATERNITÉ DE STE-ROSE.

Au mois de novembre 1889, le R. P. Frédéric passait dans la paroisse de Ste-Rose dirigée avec zèle par son vénéré Pasteur : il y trouvait une quarantaine de tertiaires isolés. Aux nombreux fidèles accourus pour voir et entendre le fils de François d'Assise, le Père, avec l'abondance de son cœur, parla du Tiers-Ordre tant recommandé par les Souverains

Pontifes. Plus de 200 personnes, désireuses d'augmenter leurs moyens de sanctification, vinrent grossir les rangs de cette phalange d'élite. Puis la Fraternité, par un décret de Mgr l'Archevêque, fut érigée canoniquement, sans toutefois recevoir d'organisation. Les choses de ce monde ne peuvent se développer que petit à petit.

Cependant le 27 novembre dernier, j'arrivais à Ste-Rose, en compagnie de M. Lanthier, chargé par M. le Curé, de me conduire de Montréal à cette paroisse. Le lendemain à 9 heures, j'ouvrais la Visite Canonique par le chant des prières liturgiques indiquées dans le Cérémonial du Tiers-Ordre approuvé par la Sacrée Congrégation, puis je célébrais la sainte Messe pour le repos éternel des tertiaires défunts de la Fraternité.—Tous les jours, à 9 heures du matin et à 2 heures du soir, en présence d'un auditoire nombreux et recueilli, j'adressais une courte instruction sur les vertus évangéliques que le Tiers Ordre a pour but de faire reflourir dans la société.

Je n'ai eu qu'à me louer de la pieuse attention des Tertiaires à m'écouter et de l'empressement que tous, profès et novices, ont mis à me rendre compte de la manière dont ils remplissent les prescriptions de la Règle.

Le samedi soir, après l'instruction de 2 heures, les membres qui avaient rempli leur année de Noviciat firent successivement profession. Après la cérémonie qui fut longue, je réunis les frères pour constituer le discrétore et proclamer les noms de ceux qui avaient été choisis pour ce poste de dévouement et de zèle. Le lendemain après la grand' messe, où sur le désir de M. le Curé, j'adressai la parole à tout le peuple, le discrétore des Sœurs fut aussi établi. Enfin après Vêpres, dans une dernière instruction, j'exhortai les Tertiaires à rester unis de cœur et d'esprit dans la paix et la charité, à se montrer toujours des modèles édifiants pour la paroisse. Enfin, les prières canoniques qui clôturent la Visite furent chantées, et le Salut du T. S. Sacrement vint bénir l'œuvre accomplie pendant ces trois jours. Espérons que les germes de bien semés dans cette paroisse grandiront assez pour la protéger contre les dangers qui la menacent.

En été, Ste-Rose est en vérité une charmante localité, un petit coin de terre béni de Dieu. Les sites agréables et les plaisirs naturels dont le Créateur l'a ornée ont été remarqués du démon, infernale araignée, qui y a tendu ses pièges. Chaque année, les protestants y établissent des clubs, des bals et autres plaisirs dangereux ou mauvais. Le zélé pasteur a dû parler haut et ferme afin de défendre son troupeau contre les appâts diaboliques. Pour lutter victorieusement contre les forces toujours vivaces et renaissantes des mauvaises

sociétés, il a senti le besoin de grouper ses paroissiens. De là les Confréries de Ste-Anne pour les mères de famille, du Sacré-Cœur pour les jeunes filles. Tout cela ne suffit point à son zèle et à sa prévoyance. Attentif aux pressantes sollicitations de SS. Léon XIII, il étudia le Tiers-Ordre, s'y enrôla pour donner l'exemple à ses paroissiens. L'exemple n'a pas été perdu. Depuis lors, le Tiers-Ordre est de sa paroisse l'œuvre qu'il estime le plus, et non sans raison, au jugement du Pape.

Nous offrons donc à cette jeune fraternité nos encouragements. Croissez et multipliez-vous, dirons-nous, avec Dieu, aux Tertiaires de Ste-Rose. C'est-à-dire devenez de plus en plus parfaits, croissez en sainteté : *crecite* ; c'est le meilleur moyen de vous multiplier en attirant à vous toutes les âmes de bonnes volonté : *multiplicamini!*

FR. DAMIEN MARIE, M. Obs.

QUESTIONS ET RÉPONSES

SUR LE TIERS-ORDRE.

On nous écrit " Notre musique me semble légère parfois ; ainsi, nous avons eu des saluts avec duo d'instruments à vent ou accompagnement d'orchestre très-profane, violon, flûte, etc., etc. Est-ce tolérable dans une Fraternité ? quelques laïques et même quelques prêtres en ont éprouvé une fâcheuse impression."

La réponse à cette question est fort délicate. Les partisans du plain-chant exclusif ont d'excellentes raisons pour repousser la musique proprement dite : et on ne peut nier que la musique n'ait, elle aussi, des autorités en sa faveur.

Toutefois, il nous semble qu'en pratique il est encore possible de suivre une méthode sage, éloignée des excès. Personnellement nous aimons tout ce qui est beau, tout ce qui porte à Dieu et nous élève au-dessus de ce bas monde. En même temps, faut-il l'avouer ? nous n'avons que bien rarement entendu de la musique favorisant la piété, portant l'âme au recueillement. Presque toujours, la musique est composée par des artistes auxquels la foi, la vie chrétienne font défaut, qui n'ont que des idées mondaines, factices, théâtrales de notre religion et des sentiments qu'elle produit en nous. Aussi leurs œuvres s'en ressentent-elles. Peut-être fort remarquables au point de vue artistique, elle manquent de sens chrétien. On ne peut, en les entendant exécuter, qu'admirer le talent du compositeur et des chanteurs ou chanteuses ; le bon Dieu n'a rien à y gagner et les âmes non plus. Autrement dit : la musique est *ordinairement* en l'honneur du compositeur et des exécutants loin de mener à Dieu elle en éloigne.

Cela suffit, n'est-ce, pas à la juger ?

Donc, en pratique, *que nos Tertiaires soient très-sobres de musique.* Le plain-chant convient mieux à l'église. Il exprime mieux la prière et les sentiments religieux d'un cœur chrétien. Que sa simplicité et sa

fendeur apparente ne nous écœurent pas. Ce ne sont pas les œuvres les plus compliquées, les plus échovelées qui sont les plus conformes aux règles de l'art. Les grands artistes, au contraire, se sont toujours fait remarquer par la simplicité de leurs compositions. La difficulté pour un artiste est, précisément, de produire de grands effets avec peu de chose. En quoi il se rapproche de Dieu qui a tout créé de rien.

Si la mémoire ne nous trompe, Mozart, un des princes de la musique, aurait donné, dit-on toutes ses œuvres pour la composition du chant de de la *Préface*. Et quoi de plus simple que ce chant répété tous les dimanches? Qu'une oreille habituée aux mouvements passionnés de la musique le trouve fade, je ne m'en étonne pas; je la plains, car elle est faussée.

Je veux bien cependant reconnaître que le plain-chant n'est pas toujours exécuté avec goût; qu'on pourrait faire mieux. Quoique supérieur, comme morceau, à la musique, il lui est souvent inférieur par l'exécution. De là vient qu'il fatigue les oreilles délicates.

Concilions tout cela, si vous le voulez bien, en cultivant le plain-chant, en l'étudiant d'avantage et l'exécutant avec toute la perfection qu'il comporte et qu'il requiert.—De la sorte, nous semble-t-il, on se conformera aux règles tracées par l'Église, on donnera à la musique la place qui lui revient dans nos Temples; on fera à la fois une bonne œuvre et une œuvre raisonnable.

FR. JEAN-BAPTISTE. M. Obs

A différentes questions proposées, nous répondons :

1^o Le Tertiaire peut réciter, pendant la messe d'obligation, n'importe quelle partie du petit office de la S. Vierge; toutefois, il n'est pas dans l'esprit de l'Église qu'on récite le matin, sans nécessité, vêpres et complies. On peut en même temps satisfaire au précepte d'entendre la messe et à l'obligation de réciter l'office. Que cet office soit celui de la S. Vierge ou des *Pater*, la solution est la même.

2^o On peut réciter l'office debout, à genoux et même assis. Il est convenable de dire les petites heures le matin; Vêpres et Complies dans l'après-midi et Matines avec Laudes du lendemain le soir. Matines et Laudes peuvent très-bien être récités le matin.—Pour les *Pater*, il est bon d'en dire la moitié le matin et le reste le soir; mais ce n'est pas absolument nécessaire. On peut les dire tous à la suite, le matin ou le soir.

3^o Il est convenable de dire les 12 *Pater* tranquillement et en repos. Cela se voit sans explication; cependant quand on ne peut facilement les réciter de la sorte, on peut les dire en marchant ou même en travaillant. Il suffit d'y mettre autant que possible le recueillement intérieur.

4^o Les Cordigères et ceux qui portent le scapulaire bleu peuvent gagner plusieurs fois par jour les indulgences attachées à la récitation des six *Pater*, *Ave* et *Gloria*.

5° Les Cordigères peuvent gagner une indulgence plénière en récitant la couronne franciscaine.

6° Il est défendu par les Souverains Pontifes de déterminer le nombre des indulgences attachées au chemin de la croix. Il suffit de dire qu'elles sont très nombreuses.

7° Il est bien probable qu'on peut gagner plusieurs fois par jours les indulgences *plénières* attachées au chemin de la croix.

8° Quand on fait le chemin de la croix en commun il faut que la personne qui a un crucifix béni à cet effet le tienne en main.

9° On peut faire avec son crucifix son chemin de croix en marchant ; *peut-être* même en travaillant ; mais il faut certainement remplir cet exercice avec attention et piété. Donc si le travail est un obstacle, il faut cesser ce travail.

10 Nous ne connaissons sur la longueur exigée pour le Christ qu'on veut faire bénir pour le chemin de croix, d'autre renseignement que celui-ci : le Souverain Pontife a refusé de bénir des crucifix qui n'avaient pas un pouce de long. Donc, pour plus de sûreté, que le Christ soit long d'au moins un pouce.

11° L'absolution générale peut être reçue après la confession, dès lors *au confessionnal*, dès la veille du jour auquel elle est attachée, et toute la journée suivante. Nous ne pouvons dire si elle peut être donnée après le soleil couché de cette dernière journée. A ceux qui n'ont pas pu la recevoir ces deux jours, elle peut être donnée *les jours de fête d'obligation qui se rencontrent dans l'octave*. Par exemple l'absolution générale peut être reçue non seulement le jeudi 19 mars prochain, fête de S. Joseph ; mais encore la veille 18 mars au confessionnal, et le dimanche suivant 22 mars.

12° Du moment qu'au confessionnal on demande l'absolution générale après l'absolution sacramentelle, on la demande et la reçoit du confesseur. Les tertiaires isolés ne diffèrent pas des autres sous ce rapport.

NOUVELLES DES MISSIONS — INDES ORIENTALES.

L'Institut des Franciscaines missionnaires de Marie, dans la Province de Coïmbatour (Présidence de Madras). Examens du gouvernement à Ocatamund.

Notre Pensionnat de Nazareth, nous écrivait une des Religieuses, a présenté *quatorze* de ses membres à l'examen du gouvernement pour le plus haut grade. Le résultat donna autant de couronnes que de présentations : les examens terminés, le Pensionnat recevait la nouvelle que les quatorze

candidats étaient reçus au *grade Supérieur* et en *première Classe*.

L'Institut des Franciscaines, qui est à peine né, est déjà répandu dans les diverses contrées de l'univers, avec une bénédiction visible de la divine providence qui lui permet de donner les chiffres suivants dans sa statistique de l'année 1889-1890 :

Personnel de l'Institut : total des membres.....	415
Total des Etablissements.....	67
Oeuvres de miséricorde : malades soignés.....	252,291

Lettre de nouvelle année, des " Orphelines Indiennes," à la Très-Révérènde Mère Générale, traduite presque littéralement du " Tamoul."

"O Notre très-haute et très-illustre Mère de la terre, vous qui avez bien voulu déposer sur nous un amour incomparable ; vous qui êtes notre première Supérieure ; nous, qui sommes vos pauvres enfants, à votre amabilité, ce que nous écrivons, le voici :

Nous ne vous oublions pas, ô Mère, dont la douceur est comparable à l'éclat de la lune. C'est pourquoi à l'occasion du nouvel an, nous, vos petites enfants du pays de l'Inde, toutes misérables que nous sommes, étant à genoux, joignant les mains, nous prosternant à terre et rendant gloire à Dieu, vos pieds d'or avec respect nous embrassons.

Pour vous, ô Mère, des souhaits nous formons. Si vous nous demandez lesquels ? Nous vous dirons que tout d'abord c'est une longue et heureuse vie ! que pour notre bonheur le Dieu tout-puissant qui règne au ciel, renouvelle votre jeunesse comme celle de l'oiseau mystérieux.

Que nous vous possédions longtemps ! ô celle que nous aimons. (1)

Nous demandons ensuite qu'il vous donne la vitesse du cheval, la force de l'éléphant, la beauté de la grenade.

Soyez comme la rose et l'encens. Que le parfum de vos vertus embaumant tous ceux qui vous approchent, traversant les mers, vienne jusque dans nos contrées orientales, brûlées par le soleil, et soit pour vos enfants semblable à un zéphir rafraîchissant.

Nous sommes loin, hélas ! nos yeux ne peuvent voir votre visage épanoui comme la fleur qui vient d'éclorre

Nos oreilles ne peuvent entendre vos paroles plus douces que le miel parfumé, plus agréables que les chants mélodieux.

Nous ne pouvons partager les tendresses de votre amour

(1) Cette Lettre donne une idée du style Indien et de l'imagination orientale !

plus suave que l'air embaumé du matin, plus tendre que celui de la plus tendre des mères ! nous ne pouvons en jouir : et, cependant vous qui possédez toutes les qualités que nous énumérons et d'autres encore, nous savons que vous nous aimez, et nous demandons que cet amour nous le possédions longtemps.

De plus, ô vous, à qui nous devons tout, nous demandons au ciel que tout ce que vous désirez s'accomplisse.

Que tout ce que vous entreprenez vous réussisse.

Que tout obstacle à vos desseins s'aplanisse.

Nous désirons que toute rose soit pour vous sans épines, toute joie sans tristesse, toute consolation sans amertume.

En un mot, ô notre mère, tout bonheur vous souhaitant, toute allégresse vous désirant, nos cœurs et tout notre amour, nous vous offrons.

Puis, afin d'être bien sages, votre douce bénédiction nous demandons.

Condescendant à notre misère, cette bénédiction vous nous la donnerez.

Celle de Dieu sur nous attirant,
Dans les voies du ciel nous conduisant,

Un jour au bonheur éternel elle nous fera parvenir,
Là, ô notre Mère, nous vos enfants, nous vous verrons.
Et, avec vous éternellement heureux nous serons.
Ainsi, ô la plus aimée et la plus vénérée de toutes les Mères,
De votre bonté sans pareille,

Nous sommes,

Les petits enfants du pays de l'Inde.

CORRESPONDANCE DE ROME.

SOMMAIRE : Audience du Pape.—Ouverture des cours au collège Saint-Antoine.—Les restes de Wadding.—Mgr Buhagias.

Rome, 6 décembre 1890.

Le 11 novembre, dans la matinée le Souverain Pontife daignait recevoir en audience particulière, le Rme Père Louis de Parme, ministre général de tout l'ordre des Frères Mineurs, les Pères Présidents et Préfet du nouveau collège franciscain de Saint-Antoine et le corps professoral. Sa Sainteté s'est informée avec intérêt de tout ce qui a rapport aux études, aux jeunes religieux envoyés à Rome pour s'y appliquer dans les diverses théologies, belles lettres et sciences naturelles.

Léon XIII a insisté pour que la théologie surtout soit en honneur à St-Antoine, " la théologie plus nécessaire que jamais et qui nous fournit les meilleurs armes pour la lutte avec les ennemis de la religion. Aujourd'hui il n'est pas douteux que la guerre faite à l'Eglise et à la doctrine de Jésus-Christ ne soit plus acharnée qu'autrefois ; mais en opposant à

ces attaques la sainteté de la vie et la puissance de la parole apostolique, la persécution est elle-même profitable. Témoin l'Allemagne où les efforts incroyables pour étouffer le sentiment catholique se sont brisés contre la science de ces hommes généreux qui pendant leurs veilles avaient formé par leurs études savantes un rempart inexpugnable aux saines doctrines. Devant ce rempart, au moment où il se préparait à chanter victoire, les tenants de la fausse science ont dû se retirer vaincus". " Et vous, Franciscains, a continué Léon XIII, vous avez le maître que vous ne devez pas cesser d'étudier pour soutenir et défendre la doctrine catholique. De même que les Dominicains ont saint Thomas, vous Franciscains, vous avez le docteur séraphique Saint Bonaventure, qui après avoir touché au sommet de la spéculation scientifique, sut s'élever dans la théologie mystique à une hauteur que nul autre n'a pu atteindre.

" Nous le lisons volontiers et souvent. Après cette lecture nous nous sentons toujours élevé, renouvelé et réjoui dans notre âme. Saint Bonaventure *manus ducit*, oui, il conduit à Dieu, comme par la main. "

En prononçant ces paroles le Pape était comme transfiguré, ses yeux brillaient de joie, de force et de jeunesse. Le Saint Père a recommandé ensuite à ses pieux auditeurs de ne pas négliger l'exercice des vertus religieuses, car la science seule ne sert de rien sans la sanctification personnelle et celle du prochain. C'est à ce but que doivent tendre tous les Franciscains, mais plus spécialement ceux que Dieu appelle à évangéliser les peuples encore assis dans les ténèbres de la mort. C'est particulièrement aux Ordres religieux que sont confiées les missions, il ne faut pas l'oublier.

Sa Sainteté a dit en terminant qu'elle aimait beaucoup l'ordre de St-François et qu'elle avait une dévotion spéciale à plusieurs saints Franciscains ; surtout au séraphique Patriarche, puis à St-Bonaventure, à St-Pierre d'Alcantara, et aux Bienheureux Egide d'Assise et Conrad d'Offida, qu'elle se recommandait tous les jours à leur protection pour obtenir de Dieu la grâce de gouverner son Eglise, sans crainte et sans défaillance.

Après avoir reçu la bénédiction apostolique pour eux et pour tous les habitants présents et futurs du collège international Saint-Antoine, les assistants se sont retirés grandement consolés de cet accueil si paternel du Père commun, du pape tertiaire Léon XIII.

Le 20 novembre à 7 h. du matin la messe du Saint-Esprit pour l'ouverture des cours du collège réunissait sous la grande nef de l'Eglise tous les étudiants.

Le cardinal protecteur de l'Ordre, l'Eminentissime Siméoni devait présider cette fête lorsque la mort de sa sœur est venue nous priver de sa présence.

Le Rme Père Général a donc tenu la place que ce deuil avait laissé libre. Après la célébration du Saint Sacrifice, quoique pris à l'improviste, le Rme Père Louis de Parme, tirant de son cœur de bonnes paroles s'est adressé à l'auditoire : aux deux évêques assistant en habit de chœur à cette cérémonie, c'est-à-dire, Mgr Saraconi évêque titulaire d'Epiphanie et Mgr Potron, évêque titulaire de Jéricho, Mineurs Observants, aux trois Procureurs généraux, aux Définites, à tous les membres du corps enseignant et aux étudiants. Dans une allocution pleine d'à-propos, il a montré que la science, bien loin d'être en opposition avec la vocation du Frère Mineur, comme des docteurs de mensonge, détracteurs de l'Ordre, avaient osé dire, était au contraire en parfaite harmonie avec la mission reçue par N. S. Père.— St-François parlant au nom de Dieu avait été le premier à inculquer à ses disciples l'importance des études sacrées. La tradition s'est si heureusement perpétuée dans sa famille qu'il y a dans l'Eglise peu d'écoles philosophiques et théologiques

plus célèbres que l'école franciscaine représentée par des docteurs remarquables.

Dans ce nouveau collège se perpétuera toujours une tradition digne d'être gardée et les jeunes religieux n'auront rien tant à cœur que d'imiter leurs aînés qui, dans la suite de sept siècles ont si merveilleusement uni à une haute vertu une science profonde.

L'allocution du Rme Père Général terminée, le corps professoral a fait profession de foi. La bénédiction du T.-S. Sacrement a été donnée et les cours ont commencé.

Le soir du 17 novembre, au collège de saint Isidore, les religieux réunis autour d'un sarcophage récitaient pieusement l'office des morts. C'était la veille d'un anniversaire. En effet le 18 novembre 1687, mourait à Rome, Luc Wadding, l'ami et le conseiller de plusieurs Papes, le promoteur de l'Observance et des hautes études, dans ce couvent fondé par lui pour les religieux Irlandais ses compatriotes, le grand Annaliste de l'Ordre. L'office a été suivi de l'absoute donné par le Rév. Père Louis de Parme, ministre général, en présence de Nosseigneurs Saraconi et Potron évêques franciscains, des Procureurs généraux, du Définitoire et des autres invités.

Puis, l'acte du transfert des restes et de leur disposition dans le sarcophage a été signé par les dignitaires de l'Ordre, des discours ont été prononcés en l'honneur de Wadding et la journée s'est passée dans ces pieux souvenirs et cette glorification posthume du pieux et célèbre annaliste.

Un Prêlat bien méritant, Mgr Antoine Marie Buhagiar, des Frères Mineurs Capucins, Evêque titulaire de Ruspa, précédemment chargé d'administrer au spirituel l'île de Malte, vient d'être nommé par Léon XIII Délégué Apostolique et Envoyé extraordinaire près les Républiques de Saint Domingue, d'Haïti et de Vénézuëla. Mgr. Buhagiar, évêque depuis 1884 est jeune encore, plein de zèle et de talent ; il pourra donc rendre au Saint-Siège de grands services dans la mission diplomatique qu'il reçoit de la confiance du Souverain Pontife.

FR. FRANÇOIS-MARIE.

VOUS N'ÊTES PAS DU MONDE.

Chers Tertiaires, on peut vous demander ce que vous êtes ? on peut vous dire : êtes-vous séculiers ? êtes-vous religieux ? êtes-vous du monde ? Ces questions exigent une réponse. — Répondez donc : Quoique vivant dans le siècle, et séculiers en un certain sens, nous sommes néanmoins religieux sous un autre rapport. Si vous voulez des preuves indiscutables, en voici qu'aucun chrétien ne récusera.

Le Pape Benoît XIII, dans la constitution *Paterna Sedis* du 10 octobre 1725, s'exprime ainsi : " Pour nous opposer aux calomnies des détracteurs de ce saint *Ordre*, suivant en cela l'exemple de Nos prédécesseurs qui l'ont approuvé, confirmé et hautement loué, Nous jugeons et déclarons que ce même *Ordre*.....constitue un *Ordre véritable et proprement dit*entièrement distinct des Confréries...puisqu'il a sa Règle particulière approuvée par le S. Siège, son noviciat,

sa profession et un habit d'une certaine forme, selon la pratique des autres Ordres tant religieux que militaires."

Trois ans plus tard, le même Pape dans sa bulle *Ad nostram audientiam* dit encore : " Ces Tertiaires, quoique séculiers, doivent être assimilés aux religieux, puisque leur Institut a été établi par S. François sous le nom de Troisième Ordre, qu'il a été approuvé par le S. Siège et enrichi d'un nombre considérable de grâces et de privilèges... ; d'où il suit que dans les cérémonies religieuses, ce Troisième Ordre doit avoir la préséance sur toutes les confréries laïques... "

Ainsi s'exprimait il y a plus de 150 ans le Vicaire de Jésus-Christ. Il ne parle pas autrement de nos jours.

Dans sa constitution *Misericors Dei Filius*, où sont adoucies quelques-unes des obligations de la Règle, S. S. Léon XIII dit : " qu'on ne croie pas que rien soit enlevé à la nature intime de l'Ordre, que nous voulons garder dans son intégrité et sans altération. " Quelques mots cependant de l'encyclique du pontificale faisaient juger à plusieurs que, dans la pensée du S. Père, le Tiers-Ordre était aujourd'hui assimilé à une simple confrérie. Dans une audience donnée le 7 juillet 1883 aux supérieurs majeurs de l'Ordre, le Pape enleva ce doute : " Quelques-uns, dit-il, ont pensé, après la récente constitution *Misericors Dei Filius*, que le Tiers-Ordre avait été ramené à l'état de simple confrérie et association. *Telle n'est point notre intention*, mais, comme nous l'avons déclaré, la nature et l'essence de cet Institut persévèrent ; il n'est pas une simple congrégation, *il reste un Ordre véritable.* "

Donc, chers Tertiaires, bien que vivant dans le monde, et séculiers en partie ; bien que vous n'ayez pas toute la vie religieuse, que vous ne soyez pas religieux au même sens que les personnes abritées par un cloître et qui prononcent des vœux,—vous êtes pourtant des religieux, vous appartenez à un *Ordre véritable et proprement dit*. Ce n'est pas moi qui l'enseigne, c'est le chef de l'Eglise. Devant cette autorité, il n'y a qu'à s'incliner.

Mais quelle grâce n'est pas la vôtre, chers Frères et Sœurs en S. François ! Etre religieux, n'est ce pas être attaché, relié à Jésus notre Sauveur, par des liens que lui-même nous donne, liens de charité, c'est-à-dire que sa charité surabondante nous fournit, et au moyen desquels, si nous le voulons, jamais nous ne nous séparerons de lui ? L'état religieux, aux yeux de la foi, dès lors en toute vérité et certitude, est comme un paradis terrestre où l'on voit toute sorte de magnificences célestes, où l'on se nourrit de fruits divins. Le religieux, la religieuse sont des âmes privilégiées que Dieu invite à gravir par un chemin direct et court les hauteurs où Dieu réside dans les splendeurs de son éternité, et où nous sommes tous appelés. On peut y arriver sans doute en de-

hors de la vie religieuse ; mais en faisant de longs détours, et peut-être sans pouvoir atteindre un but très élevé. Voyez-vous cette voie large qui se déroule tout autour de la montagne ? c'est le chemin carrossable suivi par la foule, chemin qui conduit au terme et s'arrête sur le flanc de la montagne. Pour une âme pressée d'arriver, pour une âme qui recherche les premières places, cette voie n'est pas la bonne : il lui faut un sentier où la foule ne passe pas et n'arrête pas les bons marcheurs ; il lui faut un sentier assez étroit pour pouvoir être continué jusqu'au point culminant de la montagne.

Par la grâce de Dieu, chers Tertiaires, vous êtes entrés dans ce sentier : courage et persévérance ; le Ciel en est le terme !

Or, quiconque gravit une colline, s'éloigne nécessairement de la plaine, se met au-dessus du terre à terre, quitte ce monde, au moins d'affection. Autrement dit : on ne peut être à la fois religieux et mondain.

Près de quitter cette terre, car l'heure de mourir pour nous était venue, Jésus nous recommandait à la bienveillance de son Père céleste : " Désormais, disait-il, je ne resterai plus en ce monde, car je retourne vers vous, ô Père saint. Mais mes disciples y restent encore. Ah ! gardez les comme je les ai gardés. Je leur ai donné votre parole, et le monde les hait, car pas plus que moi ils ne sont du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les préserver du mal. Non plus que moi, ils ne sont du monde. "

Vous l'entendez, chers Tertiaires, les disciples de Jésus, et vous êtes de ce nombre,—comme leur chef sont dans ce monde sans en faire partie. Telle est, du moins leur vocation.

Il ne leur est pas permis d'aimer le monde, ni ce qui est à lui : tout cela est mauvais ; ils ne doivent pas suivre ses maximes, elles sont fausses et inspirées par le menteur ; ils ne doivent pas se laisser remplir de son esprit, car c'est l'esprit de malice, de ténèbres, l'esprit homicide, l'esprit mauvais. Quiconque se soumet au monde n'est pas à Jésus, il n'est pas religieux, il n'est pas Tertiaire.

Le monde ne peut souffrir Jésus ; il le hait et fait tout son possible pour détruire son règne sur les corps, sur les âmes, sur les individus, sur les sociétés. Partout où règne le monde, Jésus est absent. Jésus est la lumière, Jésus est le soleil des âmes ; le monde c'est la nuit. Jésus c'est la vie ; le monde c'est la mort.

Jésus veut tout ce qui est beau, tout ce qui est bon : tout ce qui est bien, tout ce qui est grand, tout ce qui est noble, tout ce qui est élevé, tout ce qui peut nous béatifier, tout ce qui peut glorifier Dieu.—Le monde, dont Satan est le prince, ne veut que ce qui est mal, que ce qui est laid, que ce qui est mauvais, que ce qui est vil, ignoble, que ce qui contribue à la ruine, à la mort, au malheur des corps et des âmes,

que ce qui peut déshonorer le Créateur de toutes choses.

Etonnez-vous après cela que Jésus, à son tour, haïsse le monde ; qu'il le maudisse à cause de ses scandales, et qu'il déclare hautement que ni lui ni les siens n'ont rien de commun avec le monde ! En pourrait-il être autrement ?

Une petite question en terminant, chers Tertiaires. Vous êtes au milieu du monde. Etes-vous pour lui ? Ou bien Jésus vous reconnaît-il pour ses vrais amis ? Interrogez votre cœur ; de quel côté penche-t-il ? dans quelle direction se porte-t-il ?—La boussole, dit-on, prend toujours la direction du nord. Le nord, c'est le froid, c'est l'hiver, c'est l'engourdissement. Votre cœur est-il engourdi pour Jésus ? Jésus a-t-il froid dans votre cœur ? Si oui, le souffle du monde vous a glacés. Quel malheur !—Mais j'aime mieux penser que toutes vos froideurs sont pour le monde et que votre cœur se réjouit et se réchauffe aux rayons clairs et brûlants du Cœur de Jésus. Quel bonheur : vous n'êtes pas du monde. Dieu en soit loué !

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*

(*A suivre.*)

UNE FÊTE AU BERCEAU DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE

NOTRE-DAME DES ANGES, PRÈS D'ASSISE, 10 DÉCEMBRE 1890.

M. R. P. J'ai appris avec plaisir que vous publiez une revue pour nos Tertiaires. Comme naturellement les enfants aiment à savoir ce qui se passe à la Maison Mère, quand ils en sont éloignés, je m'empresse de satisfaire ce désir si légitime, en leur racontant de quelle manière nous venons de célébrer à Notre-Dame des Anges, la fête de l'Immaculée Conception. Ici la Très-Sainte-Vierge est honorée comme une Reine, et Elle y est aimée comme une Mère.

Son Trône Royal s'élevait dans le chœur de la Basilique, derrière le grand-autel. Pour vous donner une idée de son ampleur il suffit de dire que outre d'innombrables bouquets de fleurs, huit cents cierges y trouvèrent place sans nuire aux tentures de velours et aux rideaux aux franges d'or du Trône. La statue de l'Immaculée est debout sur le Trône dans un soleil splendide qu'entourent une vingtaine d'anges dont quatre soutiennent le diadème au-dessus de la tête de leur Reine. De plus, trois lustres en cristal avec trois cents cierges sont suspendus devant le Trône, dans le Sanctuaire de la Basilique. Tous les autels (il y en a 20) sont ornés pour réhausser la solennité.

On se prépare à la fête par une neuvaine publique. Tous les jours on chante la messe votive de la *Madonna* (1) ; et le soir Salut du T. S. Sacrement, Litanies, *Tota pulchra* et procession. La veille de la fête le T. R. P. Gardien, entouré d'une trentaine d'officiers, chante solennellement les premières vêpres et salut du T. S. Sacrement. Le soir on chante Matines pendant lesquelles les huit cloches de la Basilique sonnent à toutes volées. Un feu d'artifice est tiré sur la place, la Basilique est illuminée ainsi que la coupole ; du haut de cette coupole partent encore quelques fusées et on rentre dans le calme de la nuit.

(1) *Madonna*, en italien veut dire, en français *Notre-Dame*.

J'oubliais de dire que beaucoup de feux de joie sont allumés par les habitants de Ste-Marie des Anges et d'Assise.

Le jour de la fête avant cinq heures du matin, les cloches annoncent du ton le plus joyeux l'ouverture de la Basilique. Aussitôt une quinzaine de Pères vont aux confessionnaux et y restent jusqu'à midi ou une heure. Le T. R. P. Provincial célèbre la messe conventuelle et donne la Ste-Communion aux religieux et à un millier de fidèles : à 8 hrs se dit la messe paroissiale et plus de 2000 fidèles approchent de la Ste-Table. Un millier de communions ont été distribuées aux autels latéraux. A 10 hrs et demie le T. R. P. Gardien chante la Grand'messe solennelle et à 2 hrs les secondes vêpres, puis un sermon sur l'Immaculée, la gloire et la Patronne des Ordres de St-François. Enfin un Salut vraiment solennel termine la fête ; outre les onze cents cierges mentionnés plus haut on allume l'intérieur de la Ste-Chapelle de la Portioncule et les trois cierges devant chacune des croix de la consécration de la Basilique. C'était splendide et digne de notre Mère Immaculée. Je bénis Dieu et N. S. Jésus-Christ de ce qu'ils ont donné aux fils de Saint-François un tel amour pour l'Immaculée Vierge Mère de Dieu. Il fallait voir avec quelle joie, avec quel empressement les frères travaillaient pour tout bien préparer ! Rien ne leur coûtait. Il ne faut pas oublier non plus l'orchestre qui se compose exclusivement des religieux de notre couvent. Préparés par un *Maestro* le R. P. Christophoro, ils ont chanté les Litanies, le *Tota pulchra es*, et le *Tantum ergo* à ravir les sept à huit mille fidèles qui assistaient aux offices. Par cela vous pouvez juger, M. R. P., que la foi n'est pas encore éteinte en Italie. Sans doute, le diable y travaille, et il y travaille beaucoup. Mais où ne travaille-t-il pas ? quel est le pays qui lui ferme complètement la porte ? Il faut lutter, et la victoire sera nôtre : Dieu est plus fort que le diable. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?*

J. BERNARDIN, M. O.

Pénitencier Apostolique.

HISTOIRE DE LA CUSTODIE FRANCISCaine DE TERRE-SAINTE.

Dans un article sur la *Garde des Sanctuaires de Terre-Sainte*, publié au Canada en 1882, et que nous possédons, le Père Frédéric, alors Vicaire de la Custodie, disait :

“ C'est Notre Séraphique Père Saint-François lui-même qui, en 1219, visitant les Saint-Lieux, fonda la Mission Franciscaine de Terre-Sainte, en laissant alors à Jérusalem, quelques-uns de ses disciples. Il dressa la tente de ses Frères sur la sainte montagne de Sion, mais il ne put rien leur confier : on ne lui avait rien confié à lui-même. Les catholiques ne possédaient plus alors un seul pouce de terrain en Terre-Sainte. C'est à force de patience, au prix de mille sacrifices et même de leur propre vie que nos Pères acquirent peu à peu et conservèrent à la catholicité ses plus précieux Sanctuaires. Deux mille de nos Religieux ont enduré le mar-

tyre du sang, pour la garde de ces Sanctuaires et pour la conservation de la Foi parmi la chrétienté de la Palestine et plus de *six mille* sont morts martyrs de la charité, au chevet des pestiférés, victimes eux-mêmes de la terrible épidémie.

A la chute de Ptolémaïde, en 1291, (date lugubre) avec les Croisés, tout avait disparu de Palestine, et clergé et fidèles, Ordres monastiques et Ordres militaires : nos Pères *seuls* restèrent au milieu de la désolation générale, au milieu du sang et des ruines, pour continuer, dans la mesure du possible, l'œuvre des croisades et pour léguer malgré toutes nos humiliations, le prestige du nom des Francs, aux générations futures. Et c'est nous aujourd'hui, Franciscains de l'Observance, qui gardons encore cet héritage, arrosé du sang de tant de martyrs, embaumé du parfum de leurs sublimes vertus !”

En annonçant l'Histoire de la Custodie, notre intention n'est pas de rapporter en détail, les événements de *six siècles* de persécutions, d'avanies, de martyre : il faudrait des volumes : mais nous exposerons à grands traits les faits les plus saillants de ces annales encore inédites de l'Eglise Catholique, en Terre-Sainte, depuis l'époque des croisades.

Un de nos Pères, (1) ancien Missionnaire de Terre Sainte a rédigé un Rapport remarquable, intitulé : *La Custodie Franciscaine de Terre-Sainte*, et qui a été lu, à Paris, le 16 mai 1879, à l'Assemblée Générale des Oeuvres Catholiques. Nous donnerons ici ce Rapport, *in extenso* : nos Lecteurs auront ainsi dès le début, une idée générale, claire, satisfaisante, de notre grande Mission de Terre Sainte.

Messieurs,

Toujours en France les œuvres de Palestine ont éveillé les plus vives sympathies, toujours les intérêts de l'Orient ont rencontré dans notre pays des défenseurs aussi dévoués que généreux et désintéressés, toujours le nom de Jérusalem, de Bethléem, et de Nazareth ont trouvé écho dans le cœur des Français. Au lieu de nous arrêter au XIXe siècle, si nous parcourons les pages plus anciennes de l'histoire ecclésiastique, nous trouvons encore que les Croisades furent inspirées par un Français. La première fut prêchée en France, fut conduite par un Français, et le royaume latin de Jérusalem fut un royaume Français. Certes, il est beau de voir déjà se manifester, il y a mille ans, l'élan généreux qui pousse le

(1) Le R. P. Marie-Léon Patrem, Miss. Apost. alors Discret Français de Terre-Sainte.

peuple français vers l'Orient ! Plusieurs des royaumes ou des empires qui nous entourent n'existaient même pas alors ! Pourtant nos traditions franco-orientales sont plus anciennes encore, elles remontent à Charlemagne, au moins. Cet Empereur avait fait bâtir un hôpital à Jérusalem pour recevoir les pèlerins, et avait assigné des revenus à cette pieuse fondation. L'amour du chef des Carlovingiens pour les Saints Lieux était même si connu, qu'il reçut d'Aroun-al-Raschyd, les clefs de Jérusalem, que celui-ci lui envoyait comme un don de valeur inestimable.

Entrés dans Jérusalem en 1099, les Croisés durent quitter cette ville en 1187 ; ils la reprennent en 1240, mais les Kharesmiens, venus au secours des Musulmans, s'en emparèrent bientôt et la saccagèrent en 1245. Une dernière forteresse, un dernier boulevard restait aux Croisés : Saint-Jean d'Acre et son territoire ; mais en 1291, ils en sont chassés complètement. Il y avait eu pendant près de deux siècles un nombreux clergé latin dans la Palestine et dans la Syrie ; la hiérarchie ecclésiastique était établie et les divers Ordres religieux, monastiques ou militaires, avaient multiplié leurs fondations. Or, depuis cette date à jamais lugubre de 1291, tous s'étaient réfugiés en Europe à la suite des Croisés, forcés de se retirer. Seuls, les Franciscains étaient restés et avaient comblé les vides que la tyrannie et la cruauté de l'Islam avaient faits dans leurs rangs ; seuls aussi ils sont demeurés jusqu'à ce jour, gardiens fidèles et dévoués jusqu'au sang, jusqu'à la mort, de ces Lieux-Saints que l'Europe chrétienne avait voulu conquérir à l'Eglise.

Je voudrais, Messieurs, dans ce Rapport, vous montrer ce qu'a toujours été et ce qui est encore aujourd'hui la Custodie de Terre-Sainte ; c'est-à-dire sa vie, son zèle et ses œuvres depuis six siècles. Je terminerai en rappelant les anciennes traditions de la France à l'égard des Saints-Lieux, et en signalant les points si dignes de tant de titres d'attirer l'attention des catholiques français.

Les œuvres de notre Custodie de Terre-Sainte sont, malgré leur importance, presque totalement inconnues, lorsqu'elles ne sont *méconnues* et par fois étrangement défigurées.

La Custodie a une double raison d'être et poursuit un double but : le premier a pour objet les sanctuaires élevés sur les lieux consacrés par le souvenir des faits évangéliques, dont ils ont été les témoins vénérés ; le deuxième concerne la Mission proprement dite.

On peut, dans notre Mission, considérer, quant aux moyens employés, trois groupes d'œuvres principales :

La conversion des infidèles et des hétérodoxes ;

Le ministère paroissial à l'égard des chrétientés déjà formées ;

L'enseignement de la jeunesse des deux sexes, y compris la charge et le soin des orphelins et des veuves.

La garde des Sanctuaires se subdivise à son tour en plusieurs œuvres concourant au même but : tels que l'acquisition longue, laborieuse et successive de ces mêmes sanctuaires ; leur défense, au prix de mille peines, contre les prétentions envahissantes des schismatiques ; leur entretien dans un état en harmonie, quant à la solennité du culte, avec la dignité de ces temples si chers à tous les cœurs chrétiens. Voilà le but et la raison de notre présence en Orient. Permettez moi, Messieurs, de vous faire connaître les résultats obtenus jusqu'à ce jour ; je ne tairai pas davantage les échecs que nous avons subis ; mais j'espère que cet exposé sérieux et exact de l'état actuel de la Custodie de Terre-Sainte augmentera la sympathie active et dévouée que vous accordez à toute œuvre bien méritante de notre patrie, la France, et de notre Mère, la sainte Eglise.

§ I.

¶ Lorsqu'en 1223, Saint François d'Assise obtint du Pape Honorius III la Bulle *Annuere*, qui donnait la confirmation apostolique à l'Ordre des Frères-Mineurs qu'il avait fondé, la Custodie de Terre-Sainte comptait déjà quatre ans d'existence. Saint François était allé à Jérusalem et y avait lui-même déposé en 1219 ce petit grain de sénevé. Or, cette modeste semence devait ne pas tarder à devenir un grand arbre, et je voudrais, Messieurs, vous en faire admirer l'admirable fécondité.

(à Suivre) FR. F. C. FRANCISCAIN, DE TERRE-SAINTE.

UN PÈLERINAGE EN TERRE-SAINTE: VISITE DES SANCTUAIRES—NAZARETH.—LA SANTA CASA.— PREMIER MYSTÈRE DU T. S. ROSAIRE.—

Les Pèlerins qui vont en Terre-Sainte traversent les mers et font de grands sacrifices pour avoir la consolation de visiter en réalité les Lieux sanctifiés par Notre-Seigneur et sa divine Mère. C'est assurément un grand privilège ; mais, hélas ! ce n'est le privilège que de plus petit nombre. Les pieux et intelligents Lecteurs de notre Revue auront pour agréable, nous en avons la douce persuasion, de trouver dans cette modeste publication, la description des Lieux bénits où se sont accomplis les grands mystères de notre sainte Rédemption. Tous pourrons ainsi faire leur pèlerinage en

esprit, et visiter avec nous, le cœur plein d'une pieuse allégresse, tous nos plus augustes sanctuaires. Par une faveur spéciale de la divine Providence, nous avons été, nous aussi, en réalité, pèlerin de Terre-Sainte : comme Missionnaire des Saints Lieux, dont les Enfants de Saint-François d'Assise sont les Gardiens depuis plus de six siècles, au prix de tous les genres de Sacrifice, au prix de leur propre sang, pendant *douze ans*, nous avons eu l'honneur de partager leurs fatigues et leurs périls, durant douze ans, nous avons pu étudier à loisir tous les coins et recoins de cette Terre que l'on nomme toujours avec un saint tressaillement, *la Terre-Sainte*.

Le premier port de Terre-Sainte, où débarquent les pèlerins se présente aux pieds de la petite ville de Jaffa. Jaffa l'antique Joppé passe pour une des villes les plus anciennes du monde. La tradition en reporte la fondation au-delà du Déluge. Les émotions que le cœur éprouve, lorsqu'on arrive pour la première fois, en face de cette ville se sentent et ne se décrivent pas. Le Saint-Siège a accordé une Indulgence Plénière à tout pèlerin qui débarque en Terre-Sainte : c'est généralement à l'église des Franciscains qu'il va la gagner : c'est là qu'il baise *la Terre-Sainte* et qu'il l'arrose de ses larmes.

Parmi les Pèlerins, les uns se rendent directement de Jaffa à Jérusalem, en traversant la plaine de Saron et la chaîne des montagnes de la Judée : les autres se rendent à Caïfa, petit port dans la baie de saint Jean d'Acre au pied du Mont Carmel, et de là ils arrivent, en quelques heures, à la blanche et petite ville de Nazareth. Nous accompagnerons ces derniers, et en commençant ainsi par Nazareth, où se présente le Mystère de l'Annonciation, nous pourrons visiter un à un et successivement tous les autres sanctuaires du T. S. Rosaire. Notre unique désir, en entreprenant ce grand pèlerinage c'est de faire aimer encore davantage, pour le salut des âmes, avec son divin Fils, l'humble Vierge de Juda, saluée à Nazareth, par le Messager céleste, pleine de grâce, AVE MARIA.

Le Docteur Sêraphique, saint Bonaventure, dans ses admirables méditations sur la vie de notre Seigneur arrive au mystère de l'Incarnation et s'adressant à une âme contemplative dit ; " Lors donc que le temps fut pleinement accompli, ou plutôt lorsque cedant à l'amour qu'elle portait aux hommes, pressée par sa miséricorde et par les instances des Saints, l'adorable Trinite eut résolu de mettre à exécution le dessein qu'elle avait formé d'opérer le salut du genre humain par l'Incarnation du Verbe, le Tout-Puissant appela l'Archange Gabriel et lui donna cet ordre : Va trouver Marie, notre fille bien-aimé, fiancée à Joseph, et dis lui que ra-

vi du charme de ses vertus, mon Fils l'a choisie pour sa Mère....Arrêtez-vous ici, afin d'assister en esprit à tout ce qui se dit et se fait en ce moment. Représentez-vous donc le Seigneur et considérez-le, autant qu'il est possible de voir un être incorporel : contemplez-le comme un grand roi, assis sur un trône élevé, prononçant ces paroles d'un air doux, tendre et paternel, comme prêt à se réconcilier ou comme déjà réconcilié avec ses enfants ; figurez-vous aussi l'Archange Gabriel qui, d'un air gracieux et satisfait, fléchissant les genoux, baissant les yeux avec une crainte respectueuse, écoute attentivement les ordres du Seigneur son Dieu. Plein d'une douce allégresse, l'Archange se lève à l'instant, et d'un vol rapide, il se précipite du haut des cieux, et le voici, sous la forme humaine, en présence de la Vierge Marie qu'il trouve retirée dans l'oratoire de sa petite maison de Nazareth.....oh ! qu'elle fut grande alors, et qu'elle doit l'être encore aujourd'hui dans votre méditation, cette humble petite maison où se sont réunis de tels personnages, où se sont accomplis de tels événements !....

Elle n'est plus ici cette *petite maison* ! Par un prodige sans égal, elle a été transportée par la main des anges dans une autre terre. Suivez-la avec nous, pieux Lecteurs traversant majestueusement les airs pour se reposer, après plusieurs alternatives, là où des milliers de pèlerins continuent à la vénérer depuis sa translation si miraculeuse.

C'était le 24 mai, nous avions passé la nuit à Ancône, nuit excellente, au Commissariat de Terre-Sainte. Nous quittons cette maison hospitalière et nous arrivons à Lorette. Un des plus beaux rêves de notre vie se réalise ! Voici la *Santa Casa*. *In domum Domini ibimus*.....Vous nous pardonnerez chers lecteurs, de ne pas dire nos impressions, nos émotions intimes. Cela ne se dit pas, cela reste le secret de la Sainte Famille. Nous voulons encore moins donner une relation détaillée de toutes les merveilles que nous y avons vues, admirées. On a écrit, comme tout le monde le sait, des livres spéciaux sur la Sainte Maison de Nazareth. En arrivant, nous avons eu la bonne fortune de pouvoir célébrer la Sainte Messe, presque sans attendre. Il est onze heures et nous aurons du temps libre, au moins jusqu'à quatre heures. Nous avons donc pu faire notre prière et une longue prière, dans cette Maison, où prièrent, durant de si longues années les trois personnes les plus saintes qui seront jamais ! Comme il ferait donc bon, pour l'âme religieuse, de refaire son noviciat à la Santa Casa dans cette Maison-Mère, type, modèle de tous les noviciats du monde ! Comme on apprendrait bien les secrets de la vie intérieure, ici dans cette solitude, où tout était intérieur, silencieux, céleste ! Oui, ici c'était la Vierge dans le silence du recueil-

lement et de la prière, lorsque le Messager céleste vint lui annoncer les profonds mystères de sa pureté immaculée et de sa maternité divine ! Ici, après les suaves émotions de Bethléem et les amères douleurs de l'exil, dans l'union, vécut dans une harmonie parfaite, dans une paix inaltérable, une petite famille, le modèle de toutes les familles ! Vraiment lorsque nous missionnaires, nous prêchons la nécessité de la paix, de la concorde, de l'union, de la bonne harmonie dans les familles, nous ferions bien d'envoyer toujours nos auditeurs ici, à la *petite maison* de Nazareth. Ici ils verraient l'aimable petit Jésus, le miroir de tous les petits enfants, obéissant parfaitement en tout et toujours à ses bons parents *et erat subditus illis* : ici la mère de famille apprendrait de Marie tous ses devoirs d'épouse et de mère ; et le père de famille à l'exemple de Joseph apprendrait à exercer sur tous les siens une autorité pleine de douceur, à élever ses enfants dans la crainte toute filiale du bon Dieu, pour les voir grandir insensiblement, ces chers enfants, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes, à mesure qu'ils avanceraient en âge : enfin comme Joseph, il comprendrait l'impérieux devoir du bon exemple. O sainte Maison de Nazareth que vous êtes donc une grande et instructive école pour tous, mais que vous êtes une solitude chérie à mon âme ! O mon Dieu, faites moi la grâce de me détacher toujours de plus en plus de toutes les choses terrestres et de m'enfermer le reste de mes jours dans cette douce solitude afin d'y obtenir, de votre bonté divine, à l'heure de ma mort, comme Joseph, de m'endormir paisiblement dans les bras de Jésus et de Marie : *fiat, fiat !*

FR. FRÉDÉRIC. M. Obs.

à suivre.

JE SUIS L'IMMACULÉE-CONCEPTION.

Cette parole fut adressée, chers Tertiaires, par notre Mère du Ciel à l'humble bergère de Lourdes qui lui avait demandé son nom. Par là, Marie confirmait en quelque sorte la définition dogmatique de l'illustre Tertiaire de S. François, le Pape Pie IX. Par là encore, la Reine des anges et des hommes approuvait ce que la famille séraphique avait fait pour elle pendant près de six cents ans de lutte.

Car vous le savez, chers Tertiaires, Dieu voulut bien choisir l'Ordre séraphique pour faire connaître d'une manière claire, explicite ce privilège unique de sa divine Mère ; privilège que pendant plusieurs siècles

on n'avait jamais guère examiné dans l'Eglise, privilège resté dans l'ombre et comme enveloppé par d'autres vérités. Telle une semence renfermée dans la terre finit un jour par germer et se produire à l'extérieur. Oui, l'Ordre Séraphique a eu l'insigne honneur d'attacher ce nouveau et magnifique fleuron à la couronne de la T. S. Vierge.

Ce ne fut pas sans difficulté. Le serpent infernal sut répandre des obscurités sur une vérité si honorable pour la maison bénie, qui lui a écrasé la tête, si glorieuse pour Dieu, si pleine de consolation pour nous. De nombreux, savants et dévôts serviteurs de Marie, à commencer par S. Bernard, s'o posèrent à ce qu'on proclamât Marie immaculée dans sa conception. S. François, éclairé par son amour séraphique pour Dieu et pour Marie, comprit que ce titre ne pouvait être refusé à la T. S. Vierge. Ses enfants, animés du même esprit, se firent les champions du privilège de la Mère de Dieu ; ils le soutinrent envers et contre tous. Dans Scott, en particulier, le défendit si bien contre deux cents docteurs, à l'Université de Paris, que celle-ci embrassa cette pieuse croyance, laquelle peu à peu fit son chemin dans l'Eglise, avec l'approbation et les encouragements des Souverains Pontifes. Maintenant, c'est un dogme de notre foi, dogme proclamé par Pie IX l'illustre Tertiaire franciscain, dogme glorifié par de nombreux miracles opérés à Lourdes.

Ne serait-ce pas continuer les travaux de nos frères aînés en S. François, que de raconter quelques-uns de ces miracles ? Il me le semble. Donc à l'honneur de Marie-Immaculée, et pour notre édification, écoutons aujourd'hui le trait suivant raconté à la grotte de Lourdes, il y a peu de mois

“ Sur les bords de la Gironde, près d'une ville commerçante, une honorable famille habitait, il y a quelques années, l'antique château légué par ses ancêtres.

Un jour, la mère déjà veuve, grande bienfaitrice des pauvres de la commune, voit entrer mystérieusement dans sa chambre, sa fille, jeune personne de vingt ans ; l'enfant se jette à son cou, et l'embrasse en lui disant :

— Ma mère, je veux être religieuse !

— Y songez-vous, répondit la mère, un des plus brillants partis de la contrée sollicite votre alliance, et vous m'abandonneriez ?

— Je viens de prier longtemps la T. S. Vierge : mon frère Charles vous désole par son inconduite à Paris ; eh bien ! moi, je veux vivre comme un ange, et la T. S. Vierge décidera Charles à vivre comme un homme !

Malgré les larmes de sa mère et d'une autre famille qui déjà la chérissait, l'admirable Louise est entrée au noviciat des Sœurs de Charité.

La T. S. Vierge, répondant aux générosités ardentes de la noble religieuse touchait le cœur de son frère. Charles est converti ; il a terminé son droit en excellent chrétien, comme il l'avait commencé. Revenu auprès de sa mère il épouse une fervente chrétienne, bien digne, par ses vertus et sa distinction, de s'allier à sa noble famille. Par malheur, Charles, à la suite d'une fréquentation imprudente, s'abandonna tout à fait à une faiblesse déplorable et scandaleuse. Sa sœur Louise vient à le savoir ; à l'instant elle se prosterne devant une statue de la T. S. Vierge dans sa chambre et s'écrie avec ardeur :

— “ O Marie ! je vous demande absolument la conversion irrévocable de mon frère : un miracle, s'il faut un miracle, je l'obtiendrai, j'en suis sûre, de votre tendresse ! Prenez ma vie, je vous l'offre, recevez-moi en holocauste, mais sanctifiez et sauvez mon frère ! ” — Elle renouvelle l'hommage de sa vie à la T. S. Vierge dans les prières d'une communion fervente.

Une lettre de la Supérieure générale arrive dans la huitaine : la fervente religieuse l'ouvre avec émotion ; sans doute la T. S. Vierge exauce

ses vœux. Dans cette lettre la Mère générale annonçait à Sœur Louise qu'à la suite des ravages exercées par le cholera dans un des hôpitaux de Marseille, le nombre des religieuses était devenu insuffisant. Après avoir prié, elle a été inspirée de faire appel à son dévouement pour l'envoyer dans cette maison.

— "Il est clair que la T. S. Vierge me conduit à Marseille, pour y mourir au poste d'honneur !" s'écria la sœur Louise.

Peu de temps après, fortement saisie par les premières atteintes du mal, elle va trouver sa Supérieure, lui remet une lettre destinée à parvenir à son frère après son décès.— En termes souverainement attendrissants, elle lui rappelle combien elle s'est dévouée pour lui et finit en lui communiquant le secret héroïque, véritable cause de sa mort ; elle le conjure de changer de conduite, afin qu'un jour, du moins, ils puissent être réunis au Ciel.

La religieuse meurt en effet ; son frère reçoit cette lettre : il est frappé comme par un coup de foudre, il se désole. Sous l'influence de cette impression salutaire il revient à Dieu, et désormais persevère dans la pratique de ses devoirs. Et cependant, deux ans après, il est menacé dans les affections les plus chères. Sa jeune femme, atteinte par une maladie terrible, est bientôt réduite à la dernière extrémité ; le médecin désespère, il l'a condamnée.

— "Oh ! non, elle ne doit point périr ! avait répondu Charles dans son cœur ; j'ai une ange au Ciel, l'ange de la famille, notre sainte Louise ; elle priera pour la malade, elle me la sauvera !" Et se tournant vers sa mère, il ajoutait : "Commençons des prières à Notre Dame de Lourdes par l'intermédiaire de ma Sœur Louise, et je n'en doute pas, notre chère malade nous sera rendue."

En effet, Charles et sa mère commencent des prières ; on verse quelques gouttes d'eau de Lourdes dans les potions destinées à la moribonde. Le médecin vient de la visiter :— Demain matin elle sera morte, avait-il dit à un ami de la famille, en se retirant.

Vers onze heures du soir, un sommeil calme et paisible se déclare. Le lendemain, la jeune femme se réveille vers sept heures, et, de sa voix forte et sereine elle appelle : "Charles ! Charles, venez je suis guérie !"

On accourt, elle raconte que pendant son sommeil elle a vu, comme dans un rêve, la Sœur Louise qui s'est approchée d'elle avec un doux cœur céleste et lui a dit on souriant : "La T. S. Vierge s'est laissée flechir par mes prières, elle est très-satisfaite de la piété de Charles : elle vous accorde une guérison complète ; demain matin, en vous éveillant, ne craignez pas ; annoncez votre guérison et levez-vous !" La malade se levait réellement guérie, en parfaite santé. Cette merveille excita l'étonnement et la reconnaissance de la famille et se répandit ensuite dans toute la ville, où elle provoqua l'admiration et l'enthousiasme.

"Cette histoire, dit le prédicateur en terminant, m'a été racontée dans ses détails par M. le Curé-doyen de la paroisse où réside la famille."

(*Journal de Lourdes*, 25 mai 1890).

Apprenez de cette histoire : 1^o la bonté de Marie Immaculée ; 2^o que le moyen d'obtenir la conversion d'une âme est de se sacrifier. La croix est la clef du Ciel.